

Peur de la violence et violence de la peur

À travers des exemples de violence ordinaire, apparaît la peur ou plutôt apparaissent les peurs, sous tant de formes, attachées et se répondant sans fin mais toujours finalement cette peur de la rencontre, de l'autre.

Cette question du rapport entre peur et violence s'est nourrie, dans mon esprit, par les travaux pour mon livre *Violence* et par de nombreuses rencontres avec les enseignants qui me parlaient de leur vécu face aux violences dans les écoles. J'en suis venu à l'idée qu'on dénonce la violence, de façon massive, par peur de voir ce qu'elle exprime. Cette peur se transforme alors en une peur de la violence qui vient masquer ou redoubler la violence de la peur, la dimension phobique du rapport au conflit et à l'autre comme tel.

Les élèves le sentent d'instinct, bien souvent, comme dans ce lycée parisien où il y a très peu de violence mais où l'on me parle d'une « prof » d'anglais que la classe unanime considère comme mauvaise parce qu'elle vient toujours en retard, plusieurs élèves « expliquant » ce retard par le fait qu'« elle a peur de faire son cours ». Interprétation sans doute sauvage, comme celles que faisaient les premiers analystes : elle est en retard parce qu'elle « évite » la classe, elle n'a pas envie de faire cours parce qu'elle a peur... Prenons donc un autre exemple : celui

■ Dernier ouvrage paru : Psychopathologie de l'actuel. Événements III, Le Seuil.
À paraître : Ethique de l'être.
Cycle de conférences : Penser en acte (01 45 44 49 43).

d'un prof de philo faisant son cours dans une classe de banlieue – peu importe à vrai dire la banlieue, cela peut aussi se produire dans les « bons » lieux, à ceci près que la banlieue dit bien que certains se sentent au ban, « dans l'exclusion » comme on dit – un cours sur Socrate,

la maïeutique... – l'art d'accoucher l'autre de ses idées – et voilà que soudain un grand dadais au fond de la classe se lève, jette son stylo contre le mur en criant qu'il en a marre de noter les pensées d'un pédé. En l'occurrence, le pédé c'était Socrate. Et le prof s'entend dire : « C'est idiot ce que tu fais car il n'y a aucun rapport entre la pensée de quelqu'un et sa sexualité ». À ma question : « Vous le pensez vraiment ? » il répond : « Non. » Alors pourquoi l'a-t-il dit ? Par peur sans doute, peur de la violence, peur de perdre la face, ou peur d'autre chose. En tout cas la violence est tout autant dans le geste de l'élève que dans la dérobadie du prof ; double dérobadie d'ailleurs : vis-à-vis de l'élève et aussi de lui-même car il en est venu à dire le contraire de ce qu'il pense, à savoir qu'il n'y a pas de rapport entre pensée et jouissance, alors qu'il pouvait sans doute faire un cours très brillant sur les rapports en question, en quoi il n'aurait pas eu de mérite : avec quoi peut-on mouvoir sa pensée s'il n'y a aucune jouissance en vue ? Même s'il est vrai qu'en même temps cette jouissance est travaillée, sublimée, transformée... Penser, c'est jouir de traverser par la force des mots et de l'esprit une réalité plus ou moins glauque où l'on risque de s'enfoncer ; c'est jouir de s'y laisser prendre et de s'en libérer. Dans le cas présent, le prof n'a pas dû beaucoup penser, sa peur a inhibé sa pensée. Et c'est peut-être la même peur qui fit passer l'élève à l'acte et qui produisit le blocage chez le prof ; la même peur d'affronter un corps d'homme, le corps d'un autre homme. Cette peur fit bondir cet élève, sans doute en proie à ses pulsions homosexuelles en plein travail de refoulement, en pleine perplexité aussi puisque le voilà devant un « pédé », Socrate, qui pense de fortes choses et qu'on peut donc volontiers fréquenter ou aimer, lui ou ses semblables... Et pourquoi un « pédé » n'aurait-il pas de grandes idées ? La peur qui a poussé l'élève à l'acte, certes anodin, a poussé l'enseignant à une raideur – de pensée et d'action – qui chez d'autres prend des formes plus graves, bien qu'ayant la même source : la peur d'affronter une rencontre dont il n'est pas dit au départ qu'elle sera violente mais qui le devient du fait même de cette peur. Je ne veux pas dire que cet enseignant a fait une « faute », mais il était trop loin de son acte d'enseigner, de son corps, de sa présence, des autres corps. L'enseignant a un corps, qui n'est pas le « corps enseignant », c'est un corps parlant, jouissant, pensant qui n'incarne pas la loi, du moins on l'espère pour lui, mais postule pour la transmettre, la faire passer, l'évoquer comme présente. Il est clair que cette question de la loi hante les jeunes, et qu'ils se demandent comment les adultes osent incarner la loi comme parfois ils le prétendent, ou comment ils « font avec ». Les enfants se tapent dessus dans la cour de « récré » comme pour tâter les limites de leur

corps à travers celles de l'autre, dans une palpation narcissique, une exploration minimale; de même les jeunes « tapent » sur les adultes, au sens plutôt figuré – aux limites de leur corps symbolique et fantasmé, pour voir un peu comment ça tient, et comment leurs corps à eux, leur corps de jeunes, pourront plus ou moins se laisser prendre aux symboles; comment ils peuvent se fier si peu que ce soit au symbolique. Ils savent – et on leur dit – qu'on va les mettre sous le harnais de la loi, alors ils demandent à y voir de plus près, c'est plutôt bon signe, presque un signe d'authenticité. Sans être pervers ou border-line, ils guettent les moments où l'adulte qui est devant eux se laisse surprendre, à des moments aigus où il n'a pas le mode d'emploi, où il n'est pas en train d'exécuter un programme; des moments où il est pris de court par ce qui arrive, par cet appel ou cette interpellation.

C'est pourquoi j'ai défini la violence comme l'énergie d'une rencontre *possible* qui devait avoir lieu mais qui tourne court du fait que l'un des deux partenaires, le jeune ou l'adulte, le fils ou le père, l'élève ou le prof... a eu trop peur et a dû se dérober, se réfugier dans un blocage, un évitement, un tic, une routine, ou dans cette fuite en avant qui s'appelle un passage à l'acte. La violence est le recueil de cette énergie rejetée, devenue « amère » d'être inutile, en excès, ayant besoin de se dépenser malgré tout, fût-ce dans l'entre-choc des corps. La libido ou l'énergie qui devait nourrir la rencontre est celle-là même qui éclate dans la violence. Dans l'exemple « Socrate », le choc du stylo sur le mur exprime le choc de l'élève sur lui-même devant la rencontre de Socrate-homo-pensant, en même temps qu'il y a choc du prof sur lui-même, honteux d'avoir dit ce que lui-même considère comme une bêtise. Cascade de chocs où tant de rencontres sont évitées, y compris celle entre « prof » et élèves sur le thème: qu'est-ce que *sexe* et *pensée*? Ou: qu'est-ce que c'est que ces pensées d'un homo si homologue, si étranger et si profond?

Un autre exemple que je développe dans mon livre est celui d'une autre enseignante qui vient faire son cours de philo, ce jour-là sur l'acte; en entrant dans sa classe elle voit son siège couvert de déchets. Elle fait son cours sur l'acte comme si de rien n'était; pourtant elle aurait pu penser en acte, peut-être faire confiance à ce qu'elle ressentait, à son pouvoir de penser ce ressenti, mais elle a continué avec Kant et Aristote comme si de rien n'était. Une fois arrivée chez elle, elle s'aperçoit qu'elle n'a plus envie de retourner faire cours. Elle demande un arrêt de travail, qu'on lui accorde. Trois mois plus tard elle s'aperçoit qu'elle n'a plus envie d'enseigner. Cette histoire donne à penser. Bien sûr elle aurait pu être plus joueuse, la « prof », plus en mesure d'improviser. Après tout, elle était devant une classe submergée par son propre acte puisque

incapable de l'assumer. Mais sa peur d'elle-même, de sa violence ou de son passé, sa peur des autres aussi, s'est transformée en une violence qu'elle s'est imposée et qui a été si forte qu'elle a emporté tout désir d'enseigner, de rencontrer des élèves. La déprime signifie que cette violence fut retournée contre elle-même. Pourtant, sans nullement la critiquer car elle avait elle aussi ses angoisses et ses symptômes, l'occasion était belle de faire un cours sur la responsabilité de ses actes, et justement de celui que la classe avait commis. Mais pour cette enseignante, l'agression venant de l'autre était peut-être une question de vie ou de mort et il ne fut pas question pour elle d'élaborer une réponse, un répondant. Elle a donc dû se protéger de sa peur, car la peur est une bonne protection, parfois coûteuse il est vrai. Un jour un patient dit au thérapeute: « Depuis que vous m'avez débarrassé de toutes mes peurs, j'ai drôlement peur ». C'est que la peur a une dimension narcissique, et quoique mortifiée elle vient prévenir un danger, une hémorragie de l'être. Certains « psy » abusent de cet aspect en faisant l'« éloge de la phobie », en ce qu'elle donne au sujet une contenance, une contention... C'est méconnaître le prix énorme de la phobie, pour le sujet et l'entourage. La phobie ne lui donne une contenance qu'à condition de le maintenir dans un mode d'être desséché, pétrifié, un mode d'être qu'ailleurs j'appelle idolâtre. Outre le fait que la violence émanant de cette peur peut ne pas se retourner contre le sujet mais cibler l'étranger – cela s'appelle xénophobie – elle le prend pour cible en tant qu'il symbolise ce qui peut sortir le sujet de lui-même, de son cocon ou de sa coquille et cette sortie prend la forme d'une colère, il est « hors de lui » face à qui n'entre pas dans son cadre narcissique.

C'est que dans le mode d'être phobique il y a deux peurs qui se croisent: la peur d'être envahi par ce qu'il faut exclure et la peur d'être exclu parce qu'on serait trop invasif. Cet aspect bi-polaire fait que l'objet contra-phobique, censé protéger de la peur, n'est pas moins étrange que l'objet phobique lui-même, ni moins chargé d'inhibition et de désir impossible. Concrètement la manière dont l'enseignant peut se protéger de sa classe est parfois aussi coûteuse et ravageante que sa peur elle-même, peur de tomber dans le vide de la classe. C'est que la peur concerne l'acte, nécessairement violent, où l'on émerge à un certain jeu symbolique, qui ne peut être défini par un cadre mais suppose toutes sortes de cadres à reconnaître et à franchir. Pour l'illustrer d'un exemple, j'évoquerai le débat sur le PACS, qui en marge de la loi a plus donné à réfléchir sur l'idée d'homo-famille et fait vaciller les repères symboliques ordinaires où une famille se compose de deux êtres sexuellement différents. Et dans ce débat on a dit que Pierre et Paul sont, en tant que

signifiants, déjà différents, et peuvent donc fonder une famille. Ainsi la dimension symbolique semble désertier cette différence. De fait, Pierre et Paul sont bien deux êtres humains différents même si on n'a pas encore le cadre symbolique pour accueillir cette différence comme fondatrice d'une famille, parce que l'altérité entre Pierre et Paul n'est pas perçue comme aussi « transcendant » que la différence entre un homme et une femme. Pourtant bien des couples hétéros s'enlisent dans l'absence d'altérité quand l'un des deux absorbe l'autre et parfois les enfants avec. Il s'agit donc que la dimension symbolique ne soit pas fétichisée dans la différence homme-femme mais qu'elle porte un désir de vie et d'être symboliquement reconnu par la communauté. C'est là un enjeu radical remis à jour par les secousses et les possibles de la technique. Le symbolique concerne la transmission de l'humain en tant que forme d'être qui se reproduit à travers une parole marquée de jouissance.

Et c'est la remise en jeu soudaine de cette dimension symbolique qui fait peur et qui dans le rapport pédagogique ou familial est revécue dans la violence et le blocage.

Notamment, les jeunes questionnent cette émergence du symbolique qui s'appelle loi et que les adultes croient incarner alors qu'ils ont à transmettre un certain rapport à la loi qui bien sûr questionne le leur. Les jeunes ne sont pas assez naïfs ou délirants pour ignorer qu'il y a de la loi. Mais s'ils interpellent aussi durement, c'est que souvent ils considèrent que c'est une loi narcissique qu'ils ont devant eux; une loi qui sert autant la jouissance de ceux qui l'invoquent qui la manient ou la brandissent. Alors eux, les jeunes, cherchent le moment où celui qui brandit la loi n'est plus couvert par elle, le moment où il doit témoigner de sa confiance en une loi qui n'est pas toujours écrite ni possible à écrire; une loi d'ordre symbolique qui se distingue des règlements et même de celle des tribunaux, touchant plutôt la gestion des affaires courantes. La loi symbolique se rapporte à la *justice*, et même un jeune a vite appris qu'il n'a pas trop à chercher cette justice du côté des tribunaux. Il se doute que la position de victime n'est pas aussi royale qu'elle paraît même si elle permet de culpabiliser beaucoup de monde. Si vous êtes victime d'une injustice dans votre travail, vous verrez des collègues s'éloigner, comme si vous étiez contagieux. L'idée de *justice* et de loi symbolique suppose un certain amour de l'être, du possible, du devenir, amour qui n'est pas si simple à transmettre, surtout quand ceux qui pourraient le transmettre n'en ont pas la moindre idée.

Si cet amour de l'être fait tant problème c'est que la peur de s'aventurer hors de ce qu'on est, de sortir de sa coquille pour affronter le possible,

pour rencontrer d'autres parts de soi qui nous sont rappelées par les autres, la peur de trébucher sur du nouveau ou de l'étrange, la peur d'être à découvert est prégnante.

La peur est aussi l'angoisse d'être sans loi, l'angoisse du chaos, du sans repère. La peur n'est pas la simple projection de ce qui nous déplaît en nous-mêmes, elle est aussi l'intégration en nous de ce qui chez l'Autre veut faire limite. Et le couple jeune-adulte est toujours convoqué aux origines de la loi c'est-à-dire là où elle émerge et où elle tente de s'inscrire. Ces couples sont aux prises avec l'émergence d'une limite et le projet de l'inscrire, avec les risques de sa transgression, son effacement, sa reprise, son report, sa transmission chaotique. Ils sont aux prises avec l'enjeu de supporter une certaine mise à nu de l'être et le pouvoir de la franchir. Chacun des « profs » que j'évoquais a été comme mis à nu et s'est couvert de sa peur ou de son retrait, couvert d'inhibition. Mais faut-il que chacun se couvre, à l'instar de ces fonctionnaires qui ne cherchent qu'à être couverts par leurs supérieurs lesquels « ouvrent le parapluie » pour ne répondre de rien? Ou s'agit-il de comprendre qu'on est couvert de toute façon par la loi symbolique, à charge pour nous d'en faire quelque chose de vivant?

Il s'agit bien de l'inscription d'une limite: une femme qui a peur dans une télécabine exprime que malgré la coquille, malgré la porte fermée, elle pourrait se lever, l'ouvrir et sauter dans l'abîme. La loi comme limite n'est pas inscrite pour elle, et ce manque d'inscription est capable de la happer, de l'attirer dans le vide. Le phobique du chien a en lui un chien qui peut le mordre à tout moment, qui ne le mord toujours pas mais qui pourrait à tout moment et la limite qu'énonce le maître du chien (« Mais vous savez, il ne mord pas ») n'arrive pas à s'inscrire.

Dans toute situation critique, l'enjeu est que l'adulte et le jeune aient une confiance dans la loi infinie qui fait tenir le monde, empêche le chaos, et fait qu'ils pourront s'affronter sans que ce soit le chaos. Alors on peut se dégager de la peur en déplaçant l'objet de la peur par une série de traductions, de métaphores et de symboles, ou par des paroles qui peuvent suffire si les corps sont assez forts pour les dire et les entendre, assez forts c'est-à-dire assez confiants dans le reste, dans l'être qui déborde tout ce-qui-est. En revanche, incruster la peur c'est ériger une idole ou s'ériger en idole c'est-à-dire en corps mort, déshabité, terrorisant-terrorisé.

Tout cela dépasse les thérapies comportementales qui enlèvent aux phobiques « leurs phobies » en leur montrant qu'il n'y a pas de raison d'avoir peur, moyennant quoi elles les laissent avec la peur à l'état pur, la peur sans raison, la vraie peur.

Le paradoxe de la peur c'est que le phobique est en état d'hémorragie narcissique, il a tout le temps peur, il rase les murs et en même temps il se prend pour un Dieu, pour le nombril du monde, pour l'idole qu'il est devenu.

Le travail que nous avons pris le risque de faire nous expose à la *rencontre*, celle de l'autre et celle de l'autre que nous pouvons être. Cela nous appelle à briser beaucoup d'idoles y compris celle que nous devenons, même à nos propres yeux lorsque la peur ou la routine nous fige. Chacun peut-il comprendre qu'il est assez grand pour pouvoir se briser, et se recomposer autrement pour retomber peut-être et se relever? Il est urgent de l'apprendre, d'apprendre à affronter le possible, avec crainte et tremblement mais aussi avec confiance, sachant que nous n'avons pas à répondre de la loi: elle existe sans nous. Ce que nous avons à faire dans la rencontre c'est répondre de la rencontre, de notre présence, et de notre désir de faire en sorte qu'il s'y produise du répondant; un partage de *répondance*. Cela impose d'enrichir son langage en potentiels traducteurs, potentiels d'interprétation, de pouvoir être habité par plusieurs langues, plusieurs fragments d'identités pour affronter les problèmes plutôt que de les fuir. Sachant qu'un enfant à problèmes, ce n'est pas un enfant-problème. C'est mieux, c'est une source de questions et de surprises. Les repères sont ébranlés mais ce n'est quand même pas le chaos, ce n'est pas l'affolement général.

Par les secousses de la technique et de l'Histoire, le symbolique est malmené mais il est fait pour ça. Le symbolique est l'événement récurrent par lequel l'homme se reconnaît et reconnaît l'autre comme prenant part à la transmission de vie qui suppose lois et discours et en même temps les traverse. Faute de ces traversées, la violence s'enkyste, s'incruste, le symbole se fétichise. Certaines paroles ont un effet symbolique alors qu'elles ne contiennent rien, mais elles transmettent une présence, un rappel d'être qui peut suffire à tirer la personne blessée, à la tirer hors de son trou, de sa mortification, parce qu'elle est reconnue et qu'elle entre dans un espace de reconnaissance et bien sûr de connaissances. Le symbolique c'est le mouvement de vie par lequel on est arraché aux postures mortifiées et narcissiques pour reprendre pied dans la transmission de l'humain. Celle-ci rencontre comme obstacle les symptômes qui sont un peu du symbolique au rabais, plus ou moins mortifié, qui cerne un lieu d'être mais coupé de l'être. La pensée est faite pour traverser cet enfermement, pour gagner un plus d'être, une extension que Spinoza rapprochait de l'amour.

Nacira Guénif-Souillamas

L'enfermement viriliste: des garçons arabes plus vrais que nature

La figure détestable de garçons de banlieue arabes sexistes et violeurs renforce les clichés quant à la « nature » de leurs origines culturelles. L'article montre que ces conduites sont au contraire le produit d'un enfermement des fils d'immigrés nord-africains dans des rôles socio-sexués liés à leur hyper-intégration culturelle au sein d'un monde populaire ouvrier français décomposé et disqualifié.

« Alors ça ne boit pas ces gens-là... Ça n'a pas encore l'habitude... Faudrait que j'aie des Polonais. Ça docteur, ça boit les Polonais on peut le dire... »

Ceux-ci les bicots, c'est pas de boire qui les intéresse, c'est plutôt de s'enc...

C'est défendu de boire dans leur religion qu'il paraît, mais c'est pas défendu de s'enc... »

Il les méprisait Martrodin, les bicots. « Des salauds quoi ! »

Il paraît même qu'ils font ça à ma bonne!... c'est des enragés hein? »

[...] Les Arabes se levèrent pour la suivre. Ils n'avaient pas l'air effronté du tout.

Séverine les regardait quand même un peu de travers à cause de la fatigue.